N° 7 — PREMIÈRE ANNÉE — Mai 1908

REVUE DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE ET DE PSYCHOPOTENCE

PUBLICATION MENSUELLE, INDÉPENDANTE ET DOCUMENTAIRE

DE

Mentalité et de Psychisme expérimental

Rédacteur en Chef : Léon DEMONCHY, Docteur en Médecine

SOMMAIRE :

DIRECTION :
113, Boulevard Beaumarchais, Paris (3e Arrt)

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
78, rue Turbigo (Métro Temple, 3e Arrondissement)

Le Numéro : 50 Centimes

ABONNEMENTS : Paris.......... 6 francs par an.
— France.......... 7 — —
— Étranger.......... 10 — —

Dépôt, Administration, Rédaction, Publicité de *La Revue*, 78, rue Turbigo (Station Métro : Temple), Paris (IIIe Arrondt).

Le mardi de 1 heure et demie à 3 heures.

Pour la Correspondance joindre un timbre pour réponse.

N° 7 PREMIÈRE ANNÉE Mai 1908

REVUE
DE
PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE & DE PSYCHOPOTENCE
Publication Mensuelle, Indépendante et Documentaire
DE
MENTALITÉ et de PSYCHISME EXPÉRIMENTAL

« Un rien de vérité est chose grande et belle, c'est une place dans l'éternité. »

PROPOS D'ACTUALITÉ

Dès le premier numéro de la Revue nous avons attiré l'attention sur ce fait, c'est que pour des sciences nouvelles il faut des noms nouveaux. La suite des événements nous a donné raison, car la même idée vient d'être expliquée avec force par M. J. Bois, dans le *Matin*. « C'est un grand soulagement pour la raison que de séparer la « Métaphysique » c'est-à-dire les dissertations, les hypothèses sur l'Inconnu et sur l'Inconnaissable, d'avec la « Métapsychique » ou étude des phénomènes dits miraculeux. Ce terme de « Métapsychique » est déjà accepté par les Universitaires, les Psychologues et les Savants : le grand public ne tardera pas à l'admettre. « Métapsychique », ce terme a été formé sur le modèle de « Métaphysique » qui désigne d'après Aristote et ses commentateurs, les sujets au delà de la Physique : de même la « Métapsychique » embrasse les phénomènes situés un peu plus loin que ceux de la psychologie ordinaire. Exemple : la mémoire est « psychique », la clairvoyance est « Métapsychique ». La « Métapsychique » remplace le Spiritisme et l'Occultisme, termes désuets et inexacts, car ils impliquent l'existence mystique, à-priorique, inutile, « d'esprits » ou autres entités imaginaires : la « Métapsychique », dis-je, positive et critique, remplace le Spiritisme et l'Occultisme, comme l'Hypnotisme a remplacé le Magnétisme, comme la Chimie a remplacé l'Alchimie. »

C'est dans cet ordre d'idées que nous opposions au mot « Médiumnité » qui présuppose une explication spirite, à-priorique, le mot

« Psychopotence » qui sert à désigner un état dans lequel se produisent des forces psychiques, sans présupposer d'explication à-priorique. Or, quelques puristes rigoureux, épris de Philologie et de Linguistique n'aiment pas ce mot à cause de sa double origine, grecque et latine. Si dans une science nouvelle un mot nouveau nécessite un radical grec et une terminaison latine, seul, malgré le grand nombre de ceux qui l'admettent après réflexion, un philologue a le devoir de s'en offusquer.

Et cependant le philologue se reconnaît le droit de vivre, bien que ses origines ancestrales résument en lui un assemblage de races venant du Nord, du Sud, de l'Est, de l'Ouest, et il le dénie à un mot qui vient de deux langues voisines.

Si le philologue est riche, ou s'il a des amis fortunés, il est heureux de faire de la vitesse dans une automobile de 10 à 20 mille francs, et c'est horrible, car le mot « automobile » a un radical grec (aútos) et une terminaison latine (mobilis). Il ne s'en tourmente pas, ayant payé assez cher le droit de prononcer cet horrible mot. De plus « automobile » représente un objet inanimé, neutre, de plein droit, qui logiquement devrait être masculin, et qu'on fait féminin contre toute attente en employant le subterfuge de sous-entendre le mot « voiture ».

Pourquoi donc admettre le mot « automobile » et s'offusquer du mot « Psychopotence » qui présente certains avantages pratiques sans coûter des milliers de francs.

Il ne faut pas être trop puriste. « Le purisme, a dit Voltaire, est toujours pauvre ».

Ajoutons, comme le disait un éminent clinicien, que ce mot « Psychopotence » fait réfléchir et penser, ne serait-ce que pour chercher à le remplacer par un mot meilleur et équivalent.

Faire penser, — c'est le but de la Revue de Psychologie appliquée et de Psychopotence, peu importe le mot. En ce cas, penser, c'est se libérer de termes qui entraînent des conséquences qu'on ne veut pas admettre, c'est donner de l'indépendance à l'esprit humain, c'est pouvoir étudier des phénomènes étranges sans être forcément regardé comme un Spirite ou comme un Occultiste.

Léon Demonchy,

Docteur en médecine, Licencié en droit.

LE MÉDIUM EUSAPIA PALADINO

(Suite)

Les Groupes. — La réunion de plusieurs personnes cherchant à provoquer les phénomènes de l'au-delà prend le nom de groupe sans que ce mot ait aucune signification mystérieuse. Nous nous servirons donc de ce mot puisqu'il est adopté de tous. On exige d'un groupe qu'il ne soit pas trop nombreux, et que les personnes qui le composent soient toujours les mêmes, afin, dit-on, que les fluides, — si fluide il y a — s'harmonisent. Or jusqu'ici le fluide, mot si commode pour exprimer ce que nous ne savons pas, n'a jamais été scientifiquement prouvé, malgré tous les efforts et tous les instruments inventés pour le recueillir, l'analyser, le contrôler, le mesurer.

Le groupe qui se réunissait autour d'Eusapia était en principe de huit personnes, mais en raison de l'intérêt et de la curiosité excités par sa présence, on avait admis d'autres assistants et ce nombre était légèrement dépassé.

La salle. — L'ameublement de la salle était des plus sommaires. De grands rideaux aux fenêtres, une table en bois blanc, un cabinet noir, quelques instruments de musique, un guéridon, une sonnette, des chaises, une lampe à pétrole donnant une très forte lumière : tous accessoires usités et nécessaires en pareil cas. Ni tableaux, ni tentures, ni meubles ne garnissaient les murs ; tout était simple, modeste. On s'était, de plus, assuré qu'il n'existait rien de dissimulé pouvant prêter à la fraude.

La table. — Chose curieuse une table semble être indispensable à tous ces phénomènes. Sans elle rien, ou presque rien. Sans elle les Esprits ne se manifestent pas. C'est le meuble de prédilection des désincarnés. En fait c'est très commode car on en trouve partout. Mais il n'est pas besoin d'avoir une table richement ornée, ni d'un bois précieux. La meilleure est la table de bois blanc, la vulgaire table de cuisine que l'on trouve pour quelques francs dans tous les bazars. Elle a pour elle cet avantage que n'ont pas les autres, c'est d'être posée bien d'aplomb sur ses quatre pieds qui correspondent aux quatre coins. Les tables à trois pieds au contraire sont très instables. Un rien peut les déplacer ou les faire basculer. Ici rien de semblable. Tout est solide, carré, bien en équilibre.

Cependant on peut lui reprocher d'avoir un léger rebord sous lequel on peut placer le pouce et par conséquent causer des mouvements soit volontaires soit involontaires. Avec Eusapia ce danger était écarté. On avait fait la table pour elle, on en avait voulu une neuve et, sur sa demande expresse, on avait supprimé ce rebord.

Le Cabinet Noir. — C'est une des choses les plus déconcertantes de ces phénomènes. C'est l'obscurité établie au seuil même de ces études ; c'est le manque de contrôle, la défense de recherches imposés comme un dogme. Et pourtant ce cabinet est bien peu de chose, il est bien fragile.

Voici en quoi il consiste.

Dans beaucoup d'endroits on se contente de la disposition suivante qui très simple peut suffire aux expériences.

On choisit un des coins d'une pièce quelconque. On ferme ce coin plus ou moins grand à l'aide d'une tringle qui, en le limitant, le transforme en un espace triangulaire. Cette tringle, qui va de mur à mur, supporte un rideau de percaline noire qui s'ouvre dans son milieu afin de laisser passer le médium quand il doit se retirer dans ce cabinet. Cette tringle, fixée à environ deux mètres du sol, supporte un autre rideau triangulaire qui forme le plafond ; pas besoin d'autre chose. Il a un grand défaut ; c'est que, resserré entre deux murs, on ne peut pendant les expériences se poster sur les côtés. Et puis, comme dans ce coin, il se trouve parfois une porte communiquant avec l'appartement, on aura beau fermer cette porte à clef, il n'en subsistera pas moins un doute dans l'esprit des assistants. Aussi a-t-on construit un cabinet qui ne prête pas à ces critiques.

Un grand fond en bois fait de planches assemblées, de deux mètres de haut sur un peu plus de deux mètres de long, est accolé au mur auquel il est retenu par des crochets assez forts pour le soutenir sans danger de tomber sur le médium au cours des expériences; au-dessus de cette planche, soutenue par elle et par des bras fixés sur les côtés est une deuxième planche de même longueur et large d'environ soixante-quinze centimètres qui forme le plafond : sur les deux côtés, et sur le front de cette deuxième planche est cloué un rideau qui tombe jusqu'à terre. Ainsi se trouve formé un cabinet rectangulaire ayant pour fond et pour plafond les deux planches susdites, pour côtés et pour façade le rideau, et pour plancher

le sol de la pièce. Au milieu du rideau existe une fente par laquelle le médium pourra se retirer, au moment nécessaire,à l'intérieur du cabinet. Ce rideau est noir, en percaline assez légère et assez fine pour pouvoir se prêter aux divers mouvements qui lui seront imposés, mais suffisant pour pouvoir cacher complètement ce qui peut se passer sous son couvert.

Cette forme rectangulaire a le grand avantage de permettre aux personnes présentes de se porter sur les côtés et de s'assurer ainsi que personne ne pénètre à leur insu à l'intérieur du cabinet.

Ce fut avec cette sorte de cabinet noir plus perfectionné et prêtant mieux au contrôle qu'Eusapia prit place au milieu de nous.

(A suivre)

LES STIGMATISÉS

On a pris l'habitude, en histoire religieuse et dans les faits de mysticisme,de donner le nom de « stigmates » aux marques qui rappellent par leur place, sinon par leur forme exacte, les marques des cinq plaies de Jésus.

Malgré leur étrangeté, de pareils faits existent. Ils sont admis aujourd'hui et ne sont plus considérés ni comme impossibles, ni comme légendaires. Peu importe leur explication, ils ont été notés si fréquemment qu'ils doivent être rappelés aux lecteurs de la Revue.

Il ne faut pas croire que notre époque seule ait eu le bon vouloir de s'assurer de leur véracité. Les siècles précédents les avaient remarqués et nous avaient précédés dans le désir de les examiner aussi scientifiquement que les connaissances d'alors le permettaient. Nous trouvons dans un de ces cas une enquête très sérieusement menée.

Vers 1618, une femme, Jeanne de Jésus-Marie, présentait des faits de stigmatisme bien nets, aux pieds, aux mains, à la tête et au côté droit.

L'archevêque de Burgos, Ferdinand d'Azevedo, réunit une commission pour l'étude de ce cas, et parmi les nombreux témoins et assistants de cette enquête, à côté de l'Inquisiteur, du curé, de nombreux bourgeois et savants, il est agréable de voir mentionner le nom et la présence de deux médecins.

La tête, présentait sur tout son pourtour, une sorte de cercle

d'enflure, nous dirions aujourd'hui, d'œdème, car si l'on pressait du doigt, le doigt s'enfonçait et restait imprimé en déterminant une dépression assez profonde ; les médecins en tiraient la conclusion que cela devait aller jusqu'au crâne. Remarquons qu'ils ne disent pas jusqu'au cerveau, ce qui semble inférer que la blessure n'intéressait pas l'os du crâne. Le cercle d'enflure était large de plus d'un doigt.

Chacune des mains, présentait à l'intérieur une plaie assez profonde, mais qui ne la traversait pas de part en part. La forme n'en est pas décrite d'une façon très précise, on nous apprend qu'elle n'était ni profonde, ni triangulaire. On voyait la chair, car la peau extérieure était déchirée. Le fond de la blessure était recouvert d'une sorte de sécrétion blanchâtre. Le pourtour était boursouflé, élevé, et cependant tout le reste de la main était à l'état normal.

Un des médecins présents reconnut qu'il avait déjà vu ces blessures chez Jeanne de Jésus-Marie, plus de deux ans auparavant, qu'il les avait soignées, qu'il avait essayé toutes sortes de remèdes pour les guérir, et qu'il n'avait pas réussi.

On essaya de les laver sans plus de succès. Jeanne se plaignit qu'on frottait trop fort et qu'on la faisait souffrir horriblement. Aujourd'hui nous serions tentés de croire que si elle souffrait ce n'était pas parce qu'on frottait trop fort. mais parce que ses mains présentaient des zones d'hyperesthésie.

Les pieds aussi avaient des marques semblables. Sur leur dos et sur leur plante se voyaient des blessures. Les bords en étaient surélevés, et le fond était recouvert de cette même sérosité blanchâtre. Les plaies paraissaient plus profondes que celles des mains.

Sur le côté droit, au-dessous du sein, on découvrit une plaie grande, profonde, de forme spéciale et revêtue d'un exsudat sanglant.

Les médecins ajoutèrent que ce n'étaient pas des blessures naturelles et qu'il fallait exclure toute idée de supercherie.

Tous les assistants témoignèrent de ces faits sous la foi du serment.

Il faut donc admettre un état spécial venant de la personne elle-même. Car on ne fait allusion à aucun acte pouvant être interprété comme une suggestion venant d'autrui, ni à aucun sommeil précédant ou accompagnant l'apparition des ces stigmates.

En tout cas, on peut dire qu'ils sont l'expression manifeste d'un état psychique avec extériorisation des impressions ressenties antérieurement par suite de la contemplation des plaies de Jésus, plaies représentées sur tous les crucifix.

AU POLE SUD

L'Alliance scientifique Universelle, Société composée de savants d'artistes et de littérateurs, ayant pour président M. Léon de Rosny, a donné en avril dernier, au Trocadéro, une soirée dont un des principaux attraits était une conférence du docteur Jean Charcot sur son voyage au Pôle Sud.

L'auditoire, très attentif, écouta avec grand intérêt l'historique des voyages d'exploration au Pôle Sud, les épisodes de la concurrence et de la lutte des divers pays, et l'énoncé des sommes énormes dépensées par les nations environnantes, en comparaison du peu d'argent confié aux explorateurs français. En fait de retour à la République Argentine, la Mission Charcot était tellement dénuée de ressources qu'elle dut vendre son bateau afin de se procurer le numéraire nécessaire pour pouvoir rentrer en France.

Dans une autre partie, divers points techniques furent abordés ; construction des bateaux en usage pour ces sortes d'expéditions et principalement du dernier spécialement aménagé en vue de la nouvelle exploration projetée ; essais pour posséder le meilleur traîneau automobile permettant de se passer des chiens, animaux forts encombrants par leur nombre et par l'énorme quantité de nourriture qu'il faut leur procurer.

Enfin le docteur décrivit les mœurs des animaux rencontrés dans ces parages, et entre autres ceux des « pingouins » gent sociable, serviable, paisible et éminemment éducatrice. Les parents pingouins qui se rendent à la pêche confient leurs faibles petits aux soins d'un certain nombre d'autres pingouins, sortes de gardes qui les surveillent et les corrigent si besoin est. — Lorsqu'ils sont en marche, les pingouins vont à la file indienne ; si l'un d'eux ne peut suivre, quelques-uns des plus forts se détachent, l'environnent, et le soutiennent jusqu'au moment où il peut reprendre son rang, ou jusqu'à celui de l'arrivée à destination. D'autres fois, les pingouins se réunissent, jacassent paisiblement entre eux, semblent discuter sur des choses d'intérêt commun. Ils examinent curieusement les hommes dont ils ne craignent pas l'approche.

Tous les membres de l'Expédition firent preuve de grande endurance. Malheureusement une grave avarie survenue au bateau les

obligea à hiverner sans pouvoir pousser jusqu'au Pôle. Espérons que la seconde expédition Charcot atteindra le point désiré.

La conférence illustrée par des projections électriques eut un grand succès. Un concert fort réussi termina la soirée.

PSYCHOLOGIE MUSICALE

Opéra comique : La Habanera

Si la musique exprime des sentiments et des pensées, elle doit rendre les états d'âme des personnages mis en scène. Mais les acteurs ne sont que des intermédiaires. Le véritable personnage, c'est le compositeur, qui imprime à ses créations ce qu'il ressent lui-même. La musique, tout comme le style, c'est l'homme ; et nous avons le droit d'en déduire la Mentalité du compositeur.

Nulle étude n'est plus typique que celle de cet opéra-comique « la Habanera » qui devrait s'appeler « opéra-tragique ».

Cette œuvre musicale est écrite avec une fougue extrême. On est entraîné comme dans une danse diabolique : violons, cuivres, bois, tous les instruments jouent, dans un ensemble curieux, des motifs différents qui expriment et la gaieté endiablée de la rue et la tragédie de la scène. Avec une furie indomptable, l'air de la Habanera, si profondément espagnol dans son rythme et dans sa mélodie, souligne la musique et la fait tourbillonner à sa suite.

Cet air devient une obsession qui s'empare du personnage principal, le pousse malgré lui à l'action, le précipite vers les conclusions tragiques et sert à dénouer le drame.

Une telle activité, un tel entraînement parlent et tendent à montrer un auteur fougueux, pressé de faire paraître en peu de temps et sous une forme ramassée toute la lyre des émotions humaines, selon les conceptions actuelles de notre époque et de notre Mentalité moderne. Il a écrit son œuvre comme si le temps devait lui manquer pour développer tout ce qu'il sent en lui.

La Habanera est une pièce à voir, et qui remue profondément les amateurs d'émotions poignantes aussi tristes et aussi cruelles qu'elles soient.

Le Gérant : A. Ducloz.

7985-08. — Imprimerie F. Ducloz, Moûtiers (Savoie)

A. Ducloz

AVIS

La *Revue* recevra avec plaisir toutes les communications ayant trait à la Mentalité, à la Psychologie, aux Phénomènes psychiques, et à l'expérimentation des phénomènes de ce genre.